

L'écrivaine française Mye a plutôt consacré son talent au théâtre et à la poésie. Mais il y a quelques années, elle ressent l'envie d'écrire des histoires plus longues, et paraît en 2024 son premier roman, *Belette*, publié aux éditions Le Tripode.

Belette a pour titre le nom de son personnage principal : une jeune fille de 13 ans délaissée par sa mère, battue par son père, et accompagnée de sa bicyclette Babine. Privée du baiser de son amoureux, Pierre, Belette, qui a passé son enfance à dévaler les rues à bicyclette, décide de fuguer de chez son père et de se retrancher dans un bunker abandonné sur la plage pour y faire son deuil.

Un deuil de résistance et de résilience

Au début de l'histoire, il y a de l'amour. À la fin, aussi. Entre les deux : la terre tremble, un monsieur meurt, et mon vélo avale des kilomètres de cabosse, de gros cailloux au fond de la gorge et de rêves de grands qui font trop de bruit.

Je suis rien.
Rien que Belette.
Et c'est beaucoup.

Je suis de la cabosse et de la dévale. Pour moi, le temps, c'est du compte à rebours. Ça pète au bout, ça explose, ça exulte, ça dissémine, ça ramasse. Puis, ça te remet sur le vélo, tout droit, avec tes petites jambes du dimanche, qu'ont déjà pédalé toute la semaine. Et le cœur aussi.
Suis en infarctus depuis la première minute. Rien que du battant à tout rompre au cœur. Beaucoup.
Beaucoup trop.

Belette se sauve : comme lorsqu'elle enfourche sa bicyclette, elle s'affranchit enfin de la violence que lui inflige le monde. La plage et la mer, où se réfugie la jeune fille, se composent en paysage de solitude apaisante qui s'oppose au chaos douloureux du monde urbain. Dans cette paix retrouvée, la guérison cependant est longue et difficile, car lorsque les vagues purificatrices se retirent, les souvenirs et les cicatrices demeurent : « ça disparaît, mais ça s'oublie pas » (*Belette*, p. 89).

Une prose poétique et frappante

Le rythme et la force du texte, rendant les voix des personnages audibles au lecteur, trahissent le goût de l'auteur pour le théâtre. Le style d'écriture, qui mêle argot et poésie, n'est pas sans rappeler le roman *Zazie dans le métro*, de Raymond Queneau.

Le langage est par ailleurs un enjeu pour Belette, qui s'insurge contre « la langue des autres, le courant, des trucs qui camouflent pour que ça contente tout le monde » (*Belette*, p. 58). Elle s'efforce, au contraire, de développer des formes d'expression originales et personnelles, où vibrent des images étonnantes issues des perceptions d'un enfant qui refuse de laisser le monde des adultes la dénaturer.

La transfiguration des êtres

Sous le regard de Belette, l'inanimé s'anime et l'animal s'anthropomorphise : sa fidèle bicyclette Babine, mais aussi son sac, la boulangerie, ou encore la mouette Miss Glue. Quant à Belette, son nom renvoie à un petit animal qui se glisse dans les coins pour s'y cacher. À travers les relations qui se tissent entre Belette et ses créatures, un monde enfantin et poétique se constitue, où humains, animaux et choses dialoguent.

Texte et photos : Alex ALIX

Mye, *Belette*, Le Tripode, 2024, 188 pages.

Partager :

- [Cliquez pour partager sur Twitter\(ouvre dans une nouvelle fenêtre\)](#)
- [Cliquez pour partager sur Facebook\(ouvre dans une nouvelle fenêtre\)](#)
- [Cliquez pour partager sur Google+\(ouvre dans une nouvelle fenêtre\)](#)

La mer a grossi aussi. Et puis noirci comme du charbon. Ça sent l'orage. Je crois que la mer en a marre de se faire plomber par le ciel. Vont s'engueuler ces deux-là ! Et moi aussi, j'vais gueuler parce que, merde ! Quand même ! Quand même... !

Ça me colle d'un coup la peau sur les os. Ça me plaque. C'est le cri qui veut sortir avec le vent. J'arrive vite au bloc. Crétin de Pierre ! J'ai toujours la main sur ma veste. Je l'enlève et roule les croissants dedans. Ils ont l'air indemnes. Bon, maintenant, faut en découdre. J'ai plus la veste et la Babine, je l'ai couchée par terre sur son flanc pas abîmé. Et maintenant : OK, OK pour l'œil du cyclone.

Alors, je me redresse, la plus droite possible. Je me grandis sur la pointe des pieds, poitrine ouverte vers le large.

Vas-y ! Envoie, le vent !

Je hurle. Le plus fort et le plus longtemps possible. Je me vide dans le vent. Je me sens vaciller, je le sens vaciller. Sûr qu'il est étonné qu'un corps comme ça lui tienne tête. Alors il me gifle avec ses rafales de premières lignes. J'absorbe ! Il me percute. J'absorbe. Je sais absorber moi ! Ducon !

Je hurle à nouveau. De toute façon, on m'entend pas. Y a que le vent qui prend, qui mouline avec mon cri en dedans, et qui l'emporte jusqu'à la mer grosse. Sinon, c'est sourd. Et c'est peut-être mieux comme ça. Va savoir.

Belette, page 54